

là elle avait des canons et des soldats ; elle avait, de plus, fondé une colonie dans cet endroit qu'elle nommait la colonie d'Assiniboya. Il y avait là au bout de deux ans une quarantaine de familles écossaises et irlandaises. C'est au fort en question que résidait le gouverneur du territoire de la Baie d'Hudson.

Les bois brûlés et les sauvages n'aimaient pas ces colons qu'ils appelaient *les jardiniers*.—Ce pays ci, disaient-ils, est fait pour les chasseurs ; on n'a pas besoin de *jardiniers* dans les prairies et les bois des pays d'en haut.

Il n'y avait pas deux ans que le Gouverneur de la Baie d'Hudson était à la Rivière Rouge qu'il s'était déjà emparé de plusieurs canots du Nord-Ouest : il avait même réussi à gagner, par son argent, quelques commis du Nord-Ouest ; mais pas des canadiens, Dieu merci. Voici ce que fit l'un de ces traitres.

Notre compagnie avait un poste sur la Rivière à la Souris ; ce poste contenait dans ce moment là des provisions pour un parti de canotiers qui devait passer par là dans le cours de la saison. Le poste était gardé par des canadiens sous les ordres d'un nommé Pritchard. Le gouverneur de la Rivière Rouge, ayant gagné ce Pritchard, envoya une troupe de ses gens pour s'emparer du fort ; les canadiens étaient bien disposés à se défendre ; mais avant l'attaque, Pritchard avait caché les munitions et ils ne purent tirer un seul coup de fusil. Quand donc les canots du Nord-Ouest arrivèrent en ce lieu, ils trouvèrent que le poste était occupé par leurs ennemis ; mais, comme il fallait livrer leurs armes et leurs pelletteries mourir, de faim ou bien s'emparer du fort, ils déclarèrent qu'ils étaient déterminés à mourir en combattant, si on ne leur livrait pas les provisions qui leur étaient destinées : alors le commis de la Baie d'Hudson leur remit les provisions.

Enfin c'est ainsi que les choses allaient, mais le sang n'avait pas encore coulé : on faisait la guerre aux provisions et aux ballots de pelletteries ; il était clair, cependant, que ça ne pourrait pas durer longtemps ainsi : les oreilles commençaient à chauffer aux canadiens et aux brûlés ; on était exposé à mourir de faim ; puisque les voyageurs du Nord-Ouest comptaient entièrement sur les approvisionnement des forts, pour vivre durant les longs voyages qu'ils faisaient.

La première rencontre où il y eut du sang de répandu eut lieu à la Rivière-aux-Anglais. Je ne pourrais pas vous dire combien il y avait d'hommes de chaque côté, parce que je n'y étais pas et que chacun racontait les choses à sa façon. Toujours est-il, qu'un parti de nos voyageurs canadiens, se trouva, je ne sais comment, à camper tout près d'un parti de la Baie d'Hudson. Les gens du Milord, faisant mine de bonne humeur, vinrent se mêler aux canadiens, puis finirent par leur engendrer chicane et les attaquer avec des bâtons et des pierres ; mais il n'y firent pas leur affaire ; car nos gens, s'armant à la hâte comme ils purent, ne mirent pas grand temps à les repousser.

Il y avait des yeux pochés et des égratignures des deux côtés dans cette première échauffourée : mais ce n'aurait pas été grand'chose, si le commis de la Baie d'Hudson n'avait ramené ses gens, armés cette fois de fusil, pour s'emparer des effets du Nord-Ouest.

Les gens de la Baie d'Hudson, pressés comme des voleurs, tirèrent toutes leurs armes de loin, sans faire d'autre mal à nos gens que quelques blessures, dont un homme mourut cependant. Là-dessus, les canadiens se mirent à courir sur leurs ennemis pour ne pas leur donner le temps de recharger leurs fusils et tirer à petite distance : arrivés à moyenne portée, ils firent une décharge générale qui tua le commis de la Baie d'Hudson, deux autres hommes et en blessa plusieurs : tous les autres prirent la fuite et les gens du Nord-Ouest ne furent plus inquiétés de ce côté là.

Enfin les choses en étaient venues aux extrémités, chacun

sentait qu'il allait se passer des événements sérieux et on se préparait à ce qu'on voyait venir. C'était justement la dernière année que j'ai passée dans le pays d'en haut.

La Compagnie du Nord-Ouest avait un poste à la Rivière-Qu'appelle, à l'entrée du pays de *grosse chasse* et c'était là qu'on amassait la plus grande partie des provisions de *pémican* que les canots emportaient dans les voyages. On eut vent que le gouverneur de la Baie d'Hudson faisait des préparatifs pour s'emparer de tout le pémican et de toutes les pelletteries du fort Qu'appelle. Imaginez alors quelle aurait été la situation des deux ou trois cents voyageurs qui comptaient sur cet approvisionnement pour vivre.

Les employés du Nord-Ouest, alarmés de ce qui se passait, demandèrent au *bourgeois* de ce district, M. Alexandre Mac-Donell, de prendre des mesures pour prévenir les malheurs qui menaçaient.

Le bourgeois, pour répondre à cette sommation des voyageurs, fit venir pendant l'hiver autant d'hommes qu'il put des postes les plus voisins et les moins exposés ; puis au printemps il partagea tout son monde en deux partis, l'un devait garder le poste de la Rivière Qu'appelle et l'autre maintenir les communications entre ce poste et le lac Quinipeg.

Au mois de Juin je faisais partie d'une expédition de cinquante hommes composée de canadiens, de brûlés et de sauvages, commandée par un commis écossais M. Grant et un interprète canadien M. Boucher.

On avait ordre d'éviter la colonie de la Baie d'Hudson, de rallier en route les convois du Nord-Ouest et de leur prêter main forte au besoin. Au lieu de faire tout le trajet par eau, comme c'était l'usage auparavant, on devait en faire une partie par terre, pour éviter la colonie et le fort qui commandait la rivière.

Pour ne pas nous rapprocher de trop près de l'établissement du Milord, nous avons fait un détour, bien avant d'arriver vis-à-vis de la colonie. M. Boucher marchait le premier avec vingt-cinq hommes : M. Grant venait à environ un quart de lieue en arrière avec les vingt-cinq autres.

Les gens de la Compagnie de la Baie d'Hudson avaient eu connaissance de notre marche et en avaient informé leur gouverneur, M. Semple.

Arrivés à la hauteur du fort à feu près, nous vîmes venir à notre rencontre une troupe armée. Nous marchions presque sans ordre et dispersés ; mais à cette vue tous les hommes furent rappelés auprès de notre chef M. Boucher, qui dépêcha de suite un messenger vers M. Grant et nous dit à nous :—Je vais aller voir ce que nous veulent ces gens là ; restez tranquilles ici jusqu'à ce que je revienne pour vous donner des ordres, à moins qu'on ne tire sur moi ; dans ce cas vous viendrez à mon secours.

M. Boucher s'avança seul avec un sauvage sauteux qui avait mis sa couverture en manteau sur son dos, pour montrer qu'il ne s'avanchait pas pour combattre : Quand ils furent à peu près à mi-chemin entre les deux troupes, M. Boucher fit signe à celui qui commandait les gens de la Baie d'Hudson de venir comme lui sans ses hommes. Il fut compris ; car nous le vîmes venir, accompagné de deux hommes à la rencontre de notre capitaine.

Je ne sais pas ce qu'ils se dirent ; mais au bout de quelques minutes nous vîmes un des trois mettre la main sur M. Boucher, comme pour s'emparer de lui. M. Boucher, qui était un maître homme, n'eut pas de peine à se dégager et aussitôt il tourna le dos à ses adversaires pour revenir vers nous.

(A continuer.)

J. C. TACHÉ.

FIRMIN H. PROULX,  
Propriétaire-Gérant.